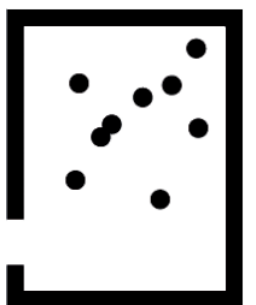


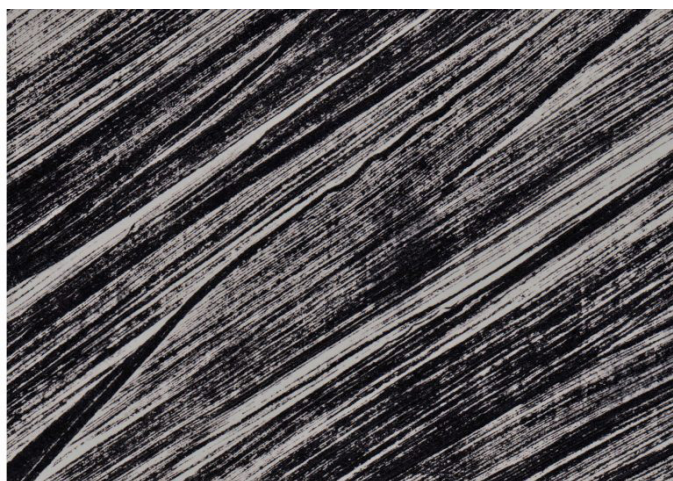
Œuvres du Master Édition d'art – Livre d'artiste **VUES**  
les étudiants de la licence Lettres–Histoire de l'art **PAR**

OBJETS  
PIEGES  
GUES  
S

Université de Saint-Étienne  
Université Lyon 2  
2017-2018

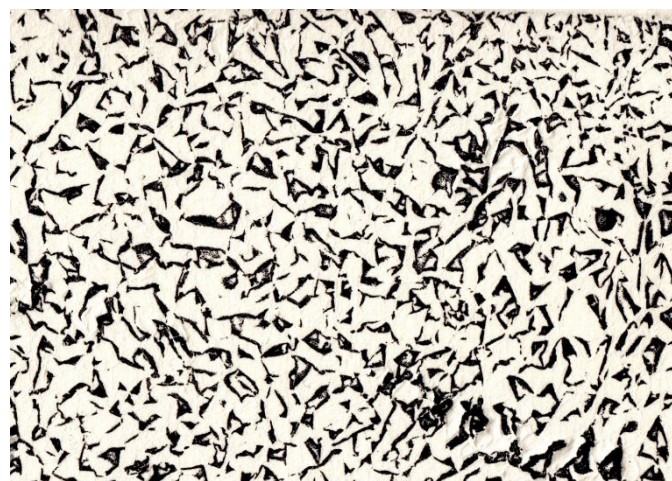
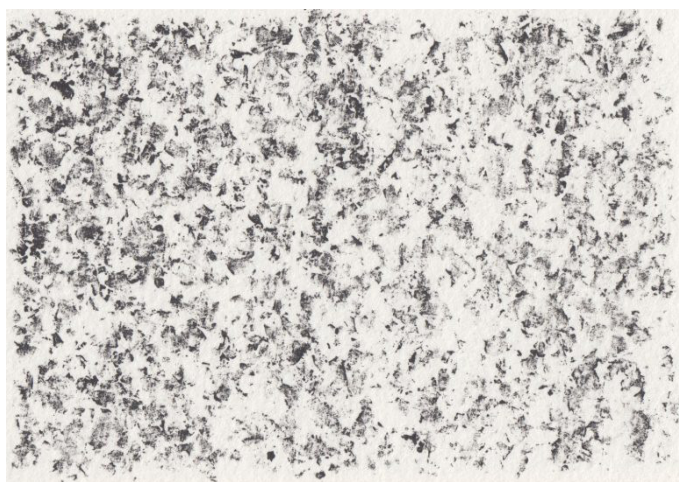


# LUIGI BERETTA



D'abord des lignes, plus ou moins épaisses, des crevasses, des reliefs invisibles. La pente escarpée du risque.

Le ciel s'éclaircit, l'humidité retombe, un soleil de feu éclaire les collines où résonnent les tambours. Des massifs d'arbres et de robustes buissons ponctuent le paysage jusqu'à la mer. La chaleur étouffe, l'atmosphère écrase, le bruit des tambours en étau se resserre.



Présent partout, le danger guette du coin de l'œil. Un labyrinthe à angles aigus. Sans entrée et sans sortie. Parois en forme de diamants si tranchants qu'on risque de se blesser à chaque pas. Pris au piège à vouloir trouver un sens. Il ne faut pas.

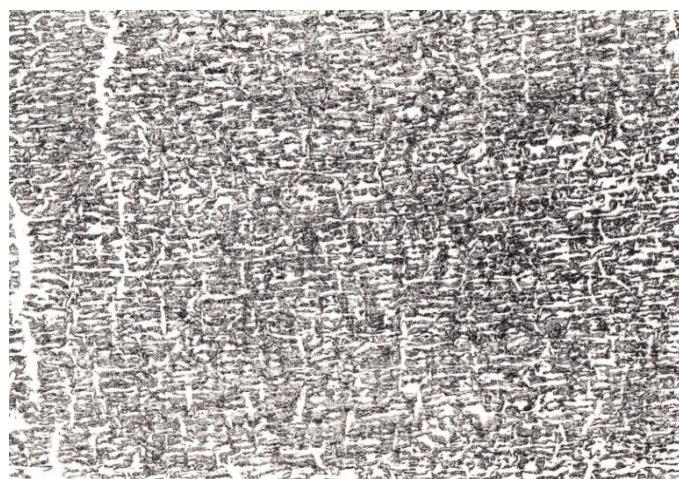
Une odeur de fleur allège l'air, émanant d'une roseraie voisine. Une centaine de variétés, au moins, des milliers de pétales secs amassés sur le sol. Certains, retenus dans une flaque d'eau, forment un amas qui entre dans les premiers stades de décomposition. Un malaise nous prend.



Quelle respiration ! Des dizaines de minuscules points au centimètre carré viennent

Les derniers spécimens végétaux laissent échapper les effluves d'une menace. Ou peut-être est-ce la carcasse qui dépasse du buisson, prise d'assaut par une batterie de mouches. Le prédateur





accueillir notre œil. Une halte, un repos, avant le retour dans le borbier.

La boue, les lianes, la nuit, une torche. Mais pas de pile. Un éclair, une branche, un jabberwocky. À peine reposés, nous sommes de nouveau pris dans une tempête.

Le vent souffle si fort qu'il aplatit les gouttes d'eau. Autant d'aiguilles de pluie qui sifflent aux oreilles. Nous sommes obligés de plisser les yeux et d'avancer au ralenti, chaque pas ancré fermement dans la boue et les racines.

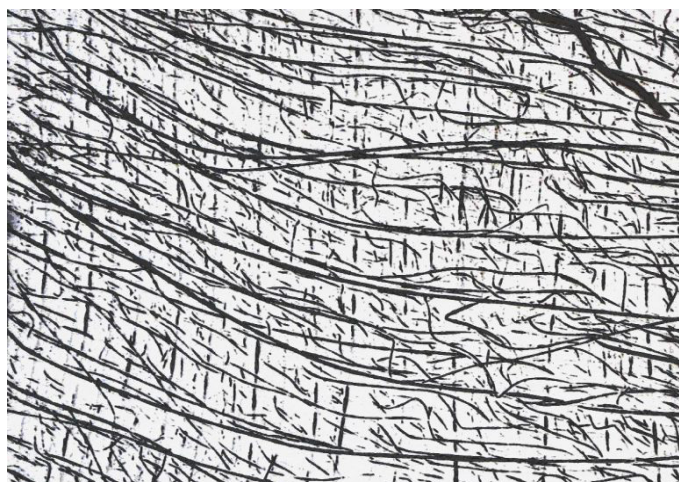
# LA TRACE

Vu par Youen Le Scoul

rôle sans doute encore dans les alentours. La jungle. Ces fougères qui nous montent à la taille, ces oiseaux, ces craquements dans l'épaisse masse des branchages, ces rugissements.

Une noix de coco tombe. Rêche. Ces fibres irrégulièrement réparties grattent. Elles suivent un système de lignes parallèles mais certaines rebelles ou conciliantes se déportent pour créer des ponts, des intersections, un aiguillage... La raison s'est-elle perdue à chercher le sens de ce réseau ?

Retour dans le labyrinthe. Bloqués dans une pièce aux murs digitaux affichant un fin réseau de traits horizontaux. Encore une illusion. La vue se floute, des flashes de lumière entachent le champ perceptif. La conscience s'égare à travers ces mondes juxtaposés.



*La trace*, ensemble d'objets encrés au rouleau et imprimés par contact ou sous presse, 100x150mm

# LISE BONNEAU



# BESTIAIRE

Vu par Emma Coutier

## #1. OISEAU DE FEU

Les dinosaures un jour empereurs  
Ont chu sous la mammifère avalanche.  
Depuis, un oiseau sur page blanche  
De la Nature a reconquis le cœur  
Vois ! Il trône sur la première planche.

## #4. PANTHÈRE

Sur cette planche le grand chat d'Ulthar  
Colporte les secrets et légendes  
D'Ophir, de Meroë, ou des landes  
D'une antique terre sous Gibraltar.  
Le papier les murmure en sarabande.

## #7. PHÉNIX

Être de mythes, contes et secrets  
Le Phénix est un oiseau chuchoteur.  
Trouve-le, il te portera bonheur  
Dans l'encre noire il restera discret ;  
De savoir porteur, il n'est pas crâneur.

## #2. POISSONS

Des poissons ondulent en musique  
Curieux rituels sous pleine lune.  
Approche lecteur, déchiffre les runes  
D'un livre qui défie toute physique ;  
Elles semblent danser dans une lagune.

## #5. GRIFFON

Des pharaons de papier immortels  
Habitent des souterrains d'encre noire,  
Imprimés dans de longs halls au pochoir.  
Leur histoire n'est pas gravée sur stèle  
Mais ce cahier cousu conte leur gloire.

## #8. RENARD

Bois et papier stimulent les sens.  
Regarde. S'ils brûlent c'est tout un art  
Car apparaît une queue de renard  
Qui se balance, phosphorescence  
De l'imaginaire dans le brouillard.

## #3. SALAMANDRES

Un beau meuble en bois de salamandre  
Très précieux, semblant un bois de rose  
A fui l'Inde et Ceylan, bien morose  
D'être voué à brûler jusqu'aux cendres.  
Cuir, bois et papier gravés font symbiose.

## #6. RATS

Une ville est engloutie par des rats.  
Sur cette page des corbeaux croassent  
Dans ce Bestiaire étrange les rats croissent  
Un piège écrit en caractères gras  
Auquel il ne fallait que tu jouasses.

## #9. LUNE

Ici, quelque chose pleure d'effroi.  
La lune se dessine et semble étrange  
Elle est du livre l'ultime phalange.  
La chose plongée dans le désarroi  
Clôt le bestiaire, ce savant mélange.

—  
Linogravures sur papier Tibet, cahiers cousus, couverture en cuir gravé

21 x 21 cm // Affiche 61 x 61 cm

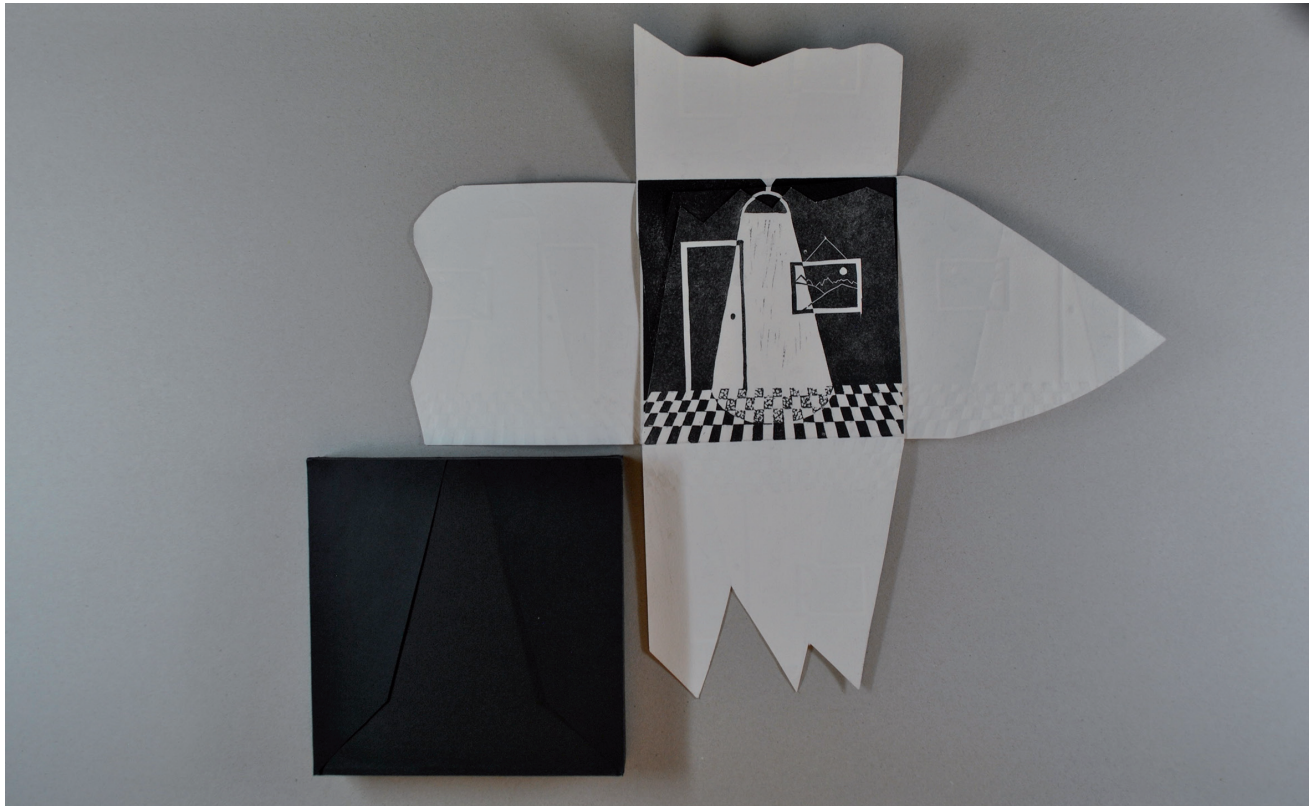
Coffret contenant 9 cubes de bois 4 x 4 x 4 cm, gravés et encollés d'une plaque de lino par cube

9 grigris en laiton

Édité en 3 exemplaires

—  
achevé d'imprimer en janvier 2018

# GHISLAINE FAGALDE



Linogravure sur papier Simili Japon Opal (180g/m<sup>2</sup>), papier Népal Lokta (80g/m<sup>2</sup>)  
et Canson (120g/m<sup>2</sup>), 150x150 mm

# AVOIR VU QUELQUE CHOSE D'HORRIBLE DANS UN LIVRE ET NE JAMAIS LE RETROUVER

Vu par Valentine Thomas

Trou noir. Vide abyssal. Oubli.  
Voilà ce qui arrive à la mémoire de tout homme qui rêve trop. Il  
est nourri de récits oniriques qui peuplent son imagination.  
Mais qu'advient-il de l'homme lorsque la réalité le hante bien  
plus que le rêve ?

Il croit sortir de sa torpeur et découvre le papier grené.

Bribes de pages, lambeaux d'espérance manipulés.

Trouver une lueur infime pour percer

Ce noir dévorant tout désir

De sortie. Se perdre au fil des pages,

Du bout des doigts frôler le léger relief

De cette prison cyclique.

L'Homme se perd en ouvrant la boîte de Pandore

Qui renferme ce livre mystérieux.

Échos du cauchemar.

Nouveau livre. Nouvelles pages. Nouveau rêve.

L'Homme sort de ce tourbillon infernal et perçoit

La danse labyrinthique de l'orange, du vert et du violet

Qu'une fine couture lie.

Acides, sucrées, attrayantes,

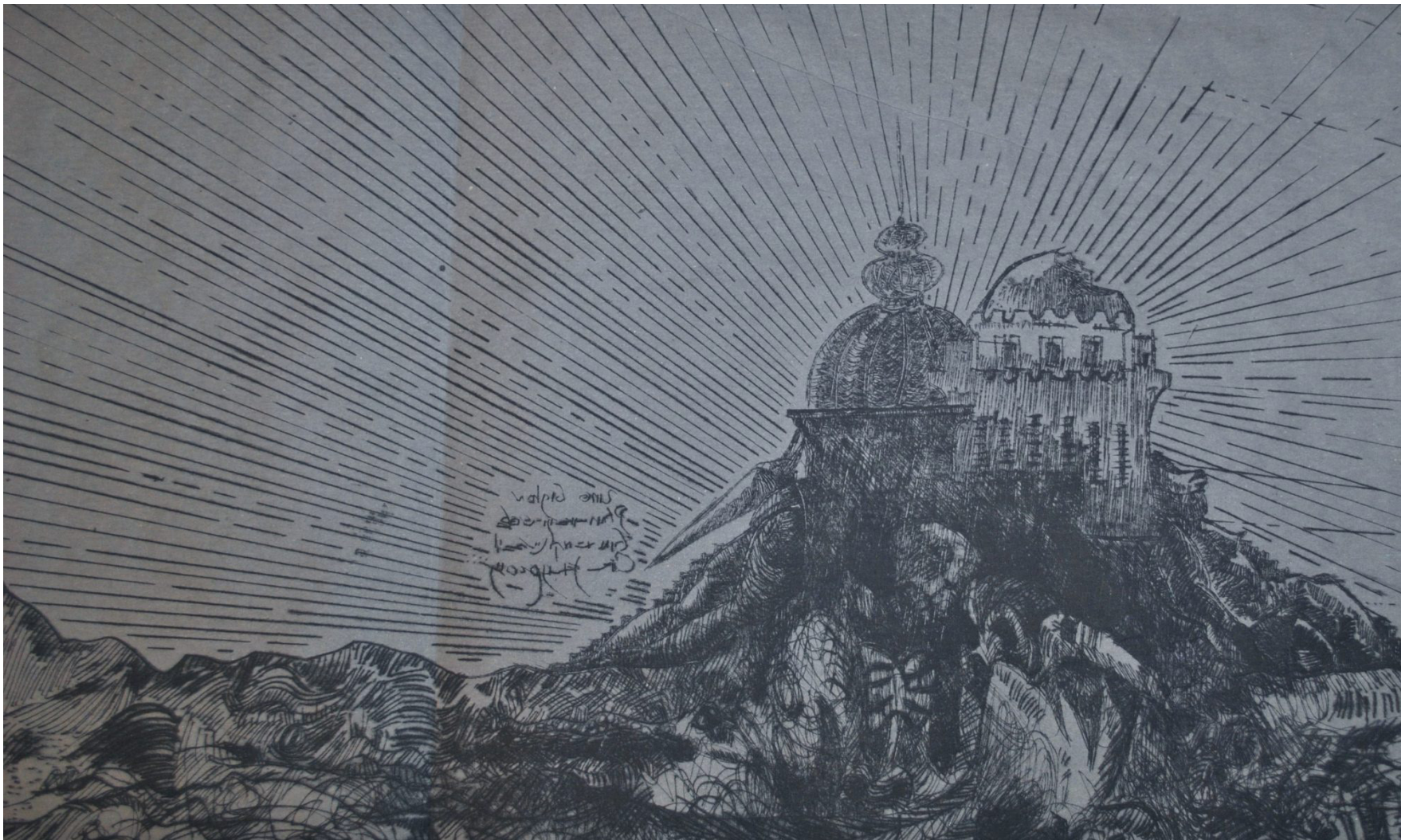
Les couleurs le piègent et des fragments de pages l'empêchent de  
s'extirper de ce livre-prison.

Trou noir. Vide abyssal. Oubli.

# Le Livre de Khalaan

Vu par Marine Pontier, Estelle Mourisson et Alexia Chabert

Pointe sèche, burin, monotype sur papier de récupération gris  
et collagraphie de dentelle sur tissu en similicuir bleu foncé.  
Leporello de 35 x 120 cm.  
Édité en 2 exemplaires



LINE HURTTADO





Sous la couverture de peau  
L'étrange ondulation des nuages révèle les contours d'un  
monde oublié, enseveli dans un songe.

Comme un orbe carbone,  
Une lune, masse noire luisante,  
Nimbe de mystère la cité qui se dessine sur le relief monstrueux.  
Un univers inconnu se dresse,  
Un sentier dans le crépuscule annonce le périple de celui qui contemple le parchemin.

Longue plongée :  
Il faut s'approprier le livre de Khalaan,  
Le ciel et les ruines, les signes et les glyphes.

La quête s'amorce.  
L'horizon s'échappe.

À tâtons dans l'agglomérat sinistre, l'intrépide voyageur  
Guidé de l'antique et mystique manuscrit  
Dévoile les traits d'un décor spectral,  
À coups de burin s'est édifié l'occulte sanctuaire.

Sans repères, il sent s'enchevêtrer la nuit de cuir et comme envahi d'une aura secrète et opaque,  
Il fouille les ténèbres.  
Les cris inarticulés d'une présence, l'odeur d'une vapeur stagnante.  
S'étendent de troubles mirages  
Et le temps, comme une nécrose, mord les ruines.

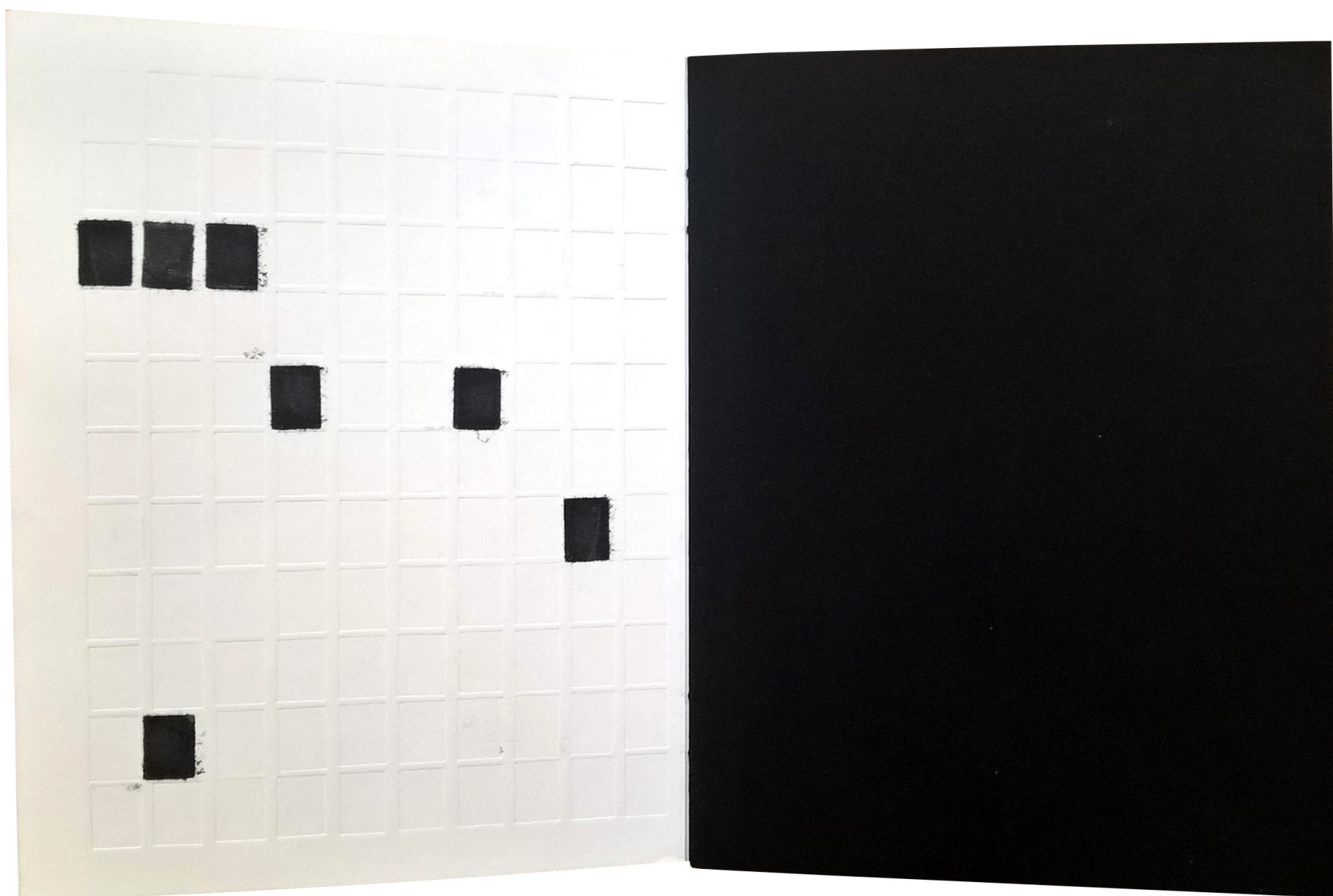
# CAHIERS

Vu par Soizic Bouchy Le Strat

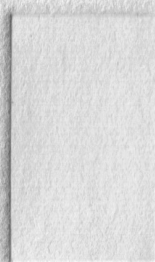
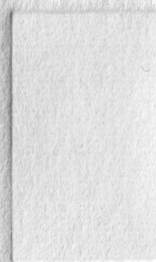
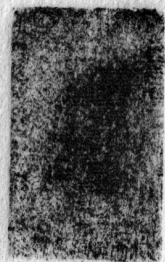
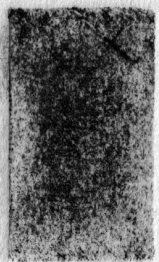
8 feuillets, 145 x 210mm

Estampage,  
pointe sèche,  
burin,  
manière noire,

Canson Moulin du Roy 300g/m2,  
Wenzhou 30 g/m2,  
papier de soie blanc,  
carbone noir JPC Créations,  
Fabriano Black 300 g/m2



CLARA MARSAL



## CAHIER BLANC

Naissance de l'idée qui s'éveille dans un coin,

Qui croît, se transforme, redoublée, en creux, en plein.

Féconde, elle se nourrit d'elle-même, se multiplie

Absorbée par l'épaisseur du papier qui plie.

Confiante, enthousiaste, l'inspiration s'organise.

Incisées, comme libérées, les idées jaillissent

À l'image des feuilles d'arbre soulevées par le vent.

Sombre, noir, puissant, le doute se place en avant.

## CAHIER NOIR

Silence noir qui cloue au sol le doute poignant.

Remise en question de l'idée, affolement.

Rien ne subsiste, le noir assombrit la pensée

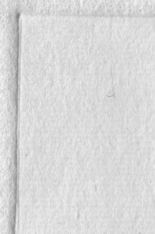
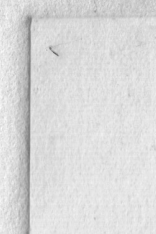
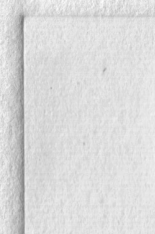
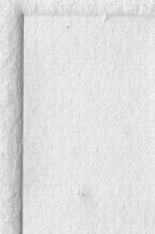
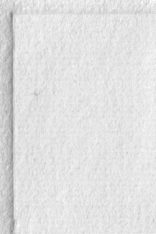
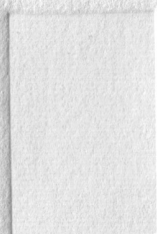
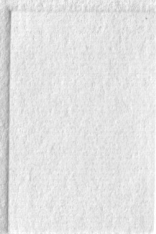
Et la nuit de l'inspiration déplie ses soufflets.

Aube de l'espoir : les idées, comme parties, reviennent.

S'inverse le regard où noir et blanc s'emmêlent.

Les souvenirs s'impriment, gravés, entaillés.

Mais silence. Voyons ce qu'ils veulent nous conter.





*Abysses*, 2018  
Manière noire et gaufrage  
sur papier 300 gr/m<sup>2</sup>  
188 x 188 mm  
3 pages

Gigantesque noir insondable.

Les vagues qui défilent très loin ont des milliers de kilomètres d'existence. J'en ai plus encore, et plus encore d'errance.

Noir creux vide sans fond ni bruit ni but.

Je me nourris de ce qui pousse dans l'abysse: des perles d'éternité dans des coquilles oubliées, d'ondulantes nostalgies décolorées, des bancs entiers de solitude et des millénaires d'inquiétude.

J'ingurgite et je grossis.

Je suis pareil à une gigantesque décharge remplie des peurs et des angoisses d'un monde bien lointain et bien au-dessus de tout cela. Un monde qui rêve la nuit et qui oublie le jour, qui avance lentement et s'effondre amèrement, qui veut digérer et vomit, qui ne s'arrête jamais de balbutier d'horribles extravagances... tombant dans l'abysse.

Cet abysse est la décharge du monde.

Je me faufile entre tous les écueils, les échecs échoués qui flottent de-ci de-là et j'avale à la hâte les déchets ; et il ne reste que du vide.



Comme le vide de la page blanche, dans le cœur du créateur, parfois, à l'heure où rien n'est fixe ; quand tout est fluent, ondoyant, miroitant. Et si j'émergeais de cet abysse d'encre et d'ossements fantastiques, si je pouvais m'extraire, rien qu'une fois, de ce papier aux sillons noirs, tout en vagues, scarifié, si je faisais surface, si j'émergeais hors de cet océan de mots sombres, alors je pourrais le voir, dans toute sa démesure, le voir comme vous me voyez : le vide de l'abysse.

Le grand vide de l'abysse décomposé en mille reflets dans les replis de la page.

Là, sous mes yeux, alors que mon regard plonge, je verrais l'abysse dans toute sa béance, sa noirceur, sa douleur : l'intérieur terrorisant d'un pot d'encre sans fond. Dedans, des entrailles de papier, autrefois blanches comme l'écume, douloureusement emmêlées, se tordent à l'infini pour reprendre leur couleur.

L'intérieur de l'abysse frémit, se convulse, semblable à d'interminables serpents de rivière, l'intérieur est pourri, malade, malsain, mal.

Je le vois, comme par vos yeux.

Elle a donc cette tête, la souffrance ?

Béance délectable.

Un éclat mesquin dans mes pupilles, je vois l'insondable souffrance du monde et je la savoure. Je sens qu'il ne pourra y avoir de réparation, jamais.

# Abyesse

Vu par Marie Guille

Et me voilà émergé en trois pages seulement. Je vois, comme par vos yeux, les vagues ouvertes du livre. Mais ce n'est qu'un miroir. Un miroir devant moi. Alors voici l'évidence :

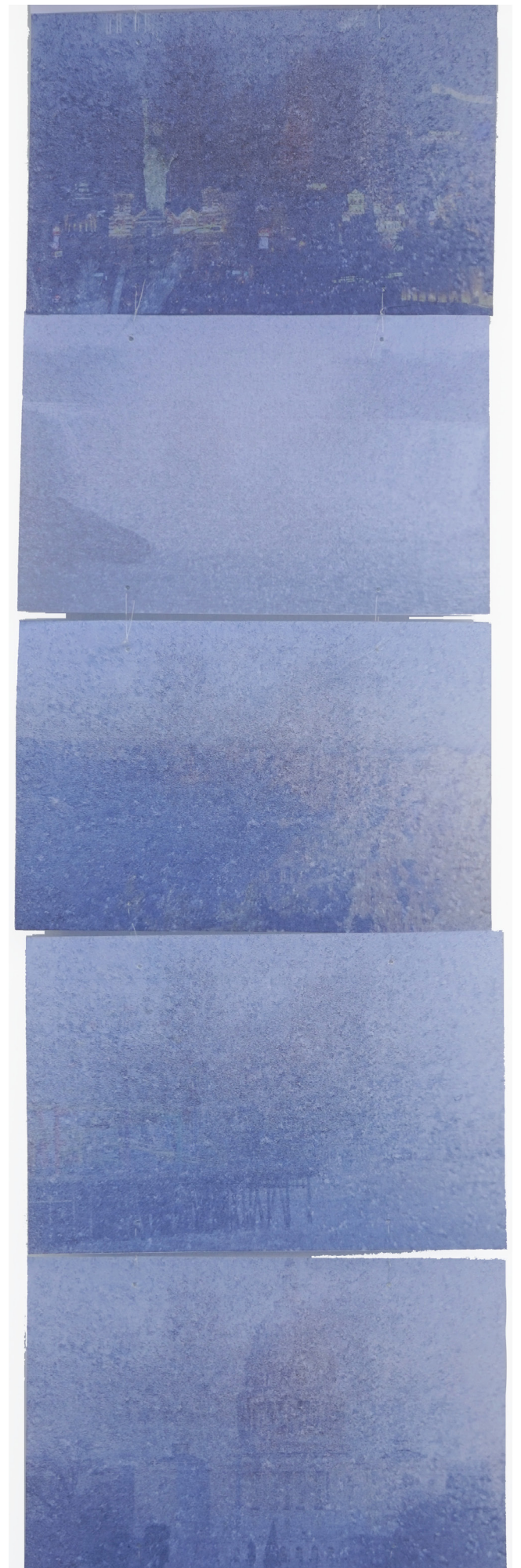
Je suis Cthulhu et l'abysse, c'est moi.



# Transparency

Vu par Marie Guille  
et Théo Balcells

Impression sur papier calque 200 gr/m2  
150 x 105 mm  
10 pages



- Ces paysages ont une allure de ciel.
- À moins que ce ne soient des paillettes de givre dans nos yeux...
- Un ciel d'hiver.
  
- Ils sont froids, bleus, déserts...
- Ce sont des choses bien connues.
- Oui, mais où les avons-nous vues ?
  
- Au sommet du building.
- Là-haut. Haut et au-delà. Suspendu...
- On pourrait, qu'est-ce qui empêcherait ?
  
- La distance... Il faudrait se battre contre la transparence de l'air, et du temps...
- ... un voyage...
  
- Ils rappellent les nuages qui poussent dans le pot du salon.
- C'est bien vrai...
  
- La voiture arrêtée au milieu de la voie.
- Ou à mille à l'heure sur une autre voie.
- On pourrait, qu'est-ce qui empêcherait ?
  
- Le pare-brise givré en bleu...
- C'est flou comme on discerne mal.
- Des contours aériens.
- Le grain irisé du ciel, aux confins de la lumière.
- Des filtres transparents... mâtinés de froidure gelée.
  
- ...
- Il n'y a rien de triste, c'est la vie qui se lève.

LOTTIMINIAEY  
KEVINMILLOT

# FLIP !

Vu par Manon Vigier  
et Théo Balcells

Bonjour je m'appelle Calin  
Je suis une main  
Je vis à Aubin  
Avec ma famille d'assassins

On vit dans un grand manoir  
Avec Mozart le lézard  
Et Gérard le cafard

Un doigt sur la bouche  
J'écoute voler les mouches  
Un autre sur l'oreille  
J'entends une ritournelle

Alors toute discrète  
Je me fais  
Et j'attends  
Le meilleur moment  
Pour vous attraper !



Flip book  
Linogravure sur papier MixMedia  
115x105 mm  
Exemplaire unique





# ONCE UPON A TIME

Vu par Manon Vigier et Soizic Bouchy-Le Strat

## BUT DU JEU

Chaque joueur peut participer à la création d'un récit collectif, en laissant libre cours à sa créativité. De façon tout à la fois orale et ludique, sur le principe du cadavre exquis, les participants ont pour consigne de faire dialoguer l'univers fantastique du jeu de cartes avec leur propre imaginaire. Chaque joueur prend la parole, tour à tour, pour exprimer son propre univers réveillé par l'esthétique des cartes. Le but est alors de s'affranchir de toute contrainte : rien n'est imposé, sinon de créer et d'improviser au gré de son imagination. La partie se termine une fois que chaque joueur a posé toutes ses cartes sur la table et que l'histoire aboutit à une fin.

## RÈGLES DU JEU

Once upon a time... se joue de deux à six joueurs. Au début de la partie, les joueurs sont invités à piocher le même nombre de cartes puis, chacun à son tour, à les placer sur la table. Les cartes, ainsi disposées à la suite, s'articulent de façon à créer une courte histoire que chaque joueur est libre d'interpréter de la façon qu'il souhaite. Les dessins des cartes, faits à la main, s'inscrivent dans un style simple et épuré qui permet à tous de reconnaître facilement les figures qui y sont représentées.

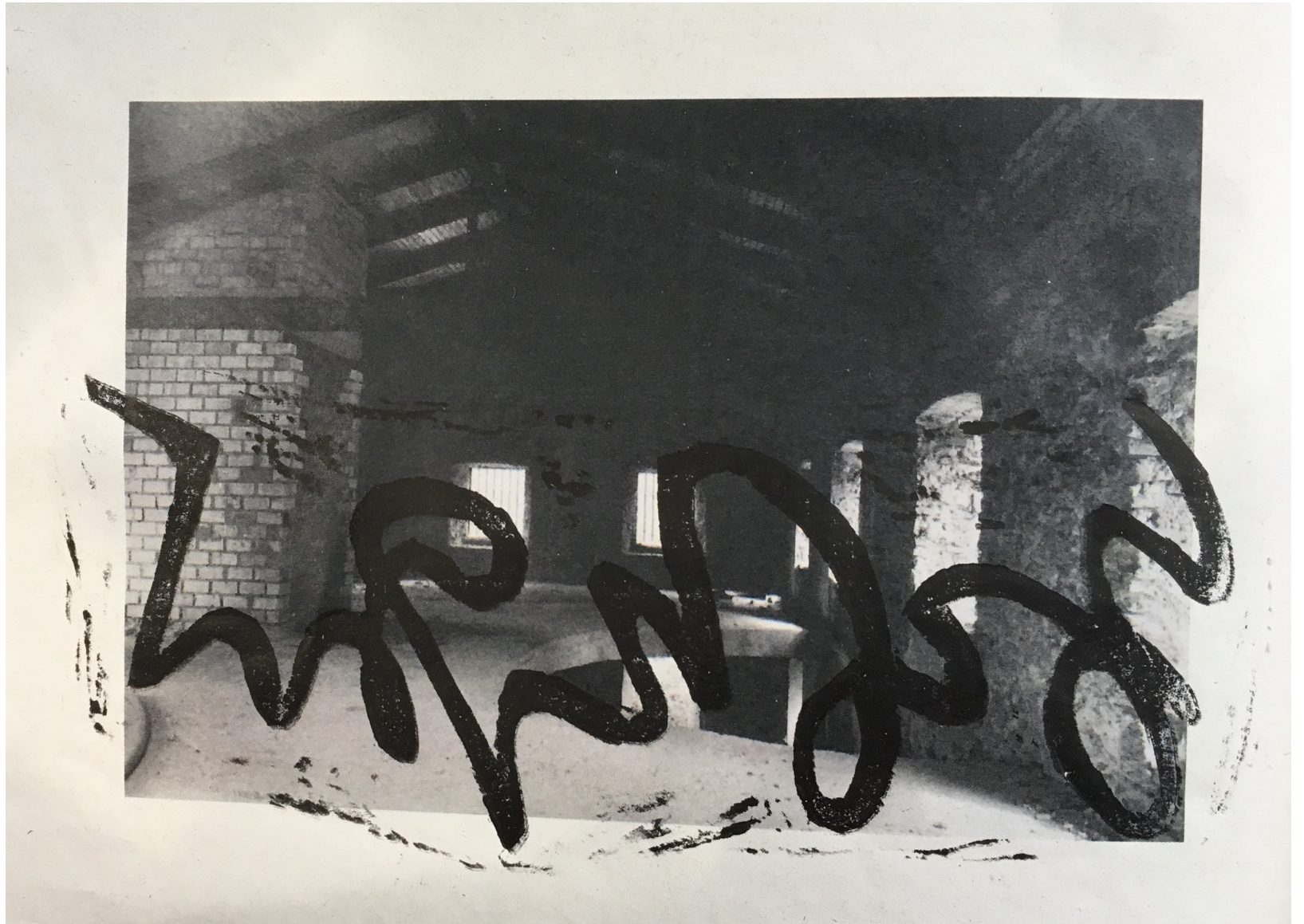
## PLUS QU'UN JEU, UN LIVRE

Si Once upon a time... apparaît d'abord comme un jeu de cartes traditionnel, il reste avant tout et surtout un livre d'artiste, dont l'originalité réside tant dans sa forme que dans son caractère éphémère. Le récit de ce livre est en effet perpétuellement réinventé selon les différents lecteurs. Ils deviennent dès lors, bien plus que les simples spectateurs d'un projet artistique, les véritables acteurs du processus d'écriture du livre. Jeanne Richard propose une œuvre qui ne serait pas le fruit d'une réflexion émanant d'un seul esprit, mais invite tout un chacun à se joindre à elle pour produire un livre à plusieurs mains, nourri de l'imaginaire, des sentiments et des expériences de tous.



Jeu de cartes  
Encre noire, peinture dorée et argentée  
sur papier MixMedia 60 x 110 mm  
Boîte en carton plume noir 73 x 120 x 8 mm  
Exemplaire unique

Habitées simultanément par la présence et l'absence, les photographies de lieux désertés, d'espaces vides convoquent la mémoire de vies passées et vouées à l'oubli. Ce sont des traces qui suggèrent diverses strates de sensations et de significations. Le signe posé sur les photographies d'architectures à l'abandon s'inspire des graffitis et de la calligraphie japonaise. Trace pourtant muette laissée par l'artiste, elle s'impose par sa forme seule et n'a pas de signification précise. Elle semble le souvenir d'une agitation antérieure disparue dans le calme de ces constructions en pierre aux poutres de bois rongées par les termites. Les arabesques forment des signatures visuelles, une manière de s'approprier la photographie en marquant de sa main un espace délaissé. Évoquant l'écriture sans pourtant permettre d'identifier des lettres, les lignes courbes sont les empreintes d'une artiste à la présence fantomatique.



Linogravure sur papier imprimé (52g/m<sup>2</sup>) , 210×148mm

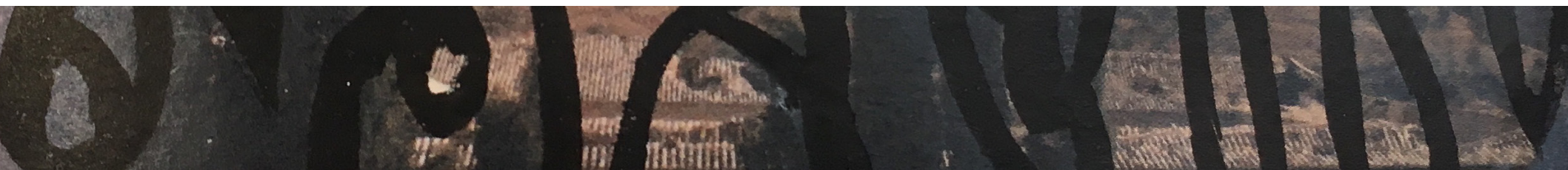


Ces images évoquent un temps révolu: des lieux désormais vides d'humanité mais desquels une présence émane encore, celle d'un patrimoine, d'un temps, d'une histoire. La charge mémorielle qui se dégage de ces espaces est attestée par l'acte photographique et par la gravure, comme un nouveau geste de réhabilitation. Cette trace s'inscrit dans un passé, l'atteste et plus encore l'actualise. Adèle Taillefer fait ressortir le souvenir du lieu rendu à son état brut, là où les matériaux existent en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Une épaisseur de poussière, marque du temps, trahit l'abandon de ces espaces miniers exploités jusque dans les années 1970, renvoyant à tout l'imaginaire ouvrier et industriel du bassin de Saint-Étienne, que rappelle dans l'œuvre de l'artiste l'utilisation du charbon.

Le vide prend une place centrale dans ce travail et procure à la photographie sa force visuelle. L'album oscille ainsi entre la présence invisible et pourtant imposante de l'artiste et l'absence de vie dans ces lieux désertés.

# ALBUM

Vu par Estelle Mourisson et Youen Le Scoul



# ADELLE TAILLEFERT



Charbon,  
pastel à l'huile,  
poudre de fusain

# CHARCOAL

Vu par Lollie Doche et Valentine Thomas

Un vieux mineur assis sur son chariot de bois se lamente. Il compte les lunes. Le vieillard sans descendance se mure dans le silence d'une mine qui a cessé de fonctionner.

Coïncidence. Un cahier blanc à la main, Mnémosyne s'assoit à ses côtés. L'homme sent une présence, relève la tête, essuie ses larmes de ses doigts noircis de charbon.

— Sais-tu, mineur, ce que signifie mon nom ? Tu ne me connais pas encore. En moi vivent le passé, le présent et le futur. Je rencontre les hommes, je trace sur la pierre, la feuille et le bois, je construis le souvenir. Si je pouvais t'accorder l'éternité, sous quelle forme la choisirais-tu ?

— Je suis mineur et quand je quitterai Saint-Étienne, je voudrais que sur papier cette ville se souvienne de notre métier.

— Laisse-moi t'offrir l'éternité de la mémoire. Conte-moi tous tes souvenirs et sur un cahier, sur des feuilles, munie d'un fragment d'antracite, je tracerai l'histoire. Tes souvenirs opaques, sur le blanc de la page, je vais les modifier, les rendre abstraits. Ils seront les souvenirs de chacun et de personne. Grâce au charbon, l'invisible deviendra visible et le signe sera révélé au spectateur.

Alors dans un souffle, le mineur commence son récit :

— Février 1896, j'ai 10 ans et déjà mes frères et moi recevons la convocation pour le train de la mine. Un train qui ne m'a pas quitté jusqu'à présent...

# BERENICE TRESORIER



*Nightmare*, 2018  
Linogravure sur papier Bristol 300 gr/m2  
Format : 74 x 74 mm fermé, 148 x 74 mm ouvert, 297 x 297 mm déplié  
4 exemplaires

## ***Une chose qui s'assoit sur la poitrine de quelqu'un qui dort. Partie au matin, mais a laissé une trace. (Commonplace book, Lovecraft)***

— Quel désespoir !  
— Quelle infortune...  
— Quinze longues années... Sans soleil et sans lune...  
— Sans étoiles phosphoriques ...  
— Et sans elle ! Quinze longues années de réclusion au carton, les ténèbres, le froid, l'humidité, le pelage souillé de poussière. Et puis les frottements répétés des pattes d'araignées, parfois ces ignobles rats et ces perfides sifflements de chauves-souris...  
— Après tant d'années de loyaux services : quelle infamie que le cachot !  
— Nous les gardiens des nuits, combien de terribles cauchemars n'avons-nous pas combattus ? Combien d'infames desseins n'avons-nous pas déjoués ? Et combien de tonitruants orages balayés ?  
— Parfois je revois ce monstre aux centaines d'yeux, aux longs bras prolongés de griffes et aux dents cisailles : une masse d'ombres poilue qui hantait le dessus de lit jusqu'à ce qu'on l'en chasse.  
— La bête des létales insomnies...  
— Chaque nuit, elle étendait son emprise cauchemardesque du lit à la chambre, nourrie de peurs juvéniles.  
— Ni les veilleuses, ni les contes merveilleux des adultes ne pouvaient rien y faire...  
— La raison fit aveu d'impuissance... mais notre jeune maîtresse puisa la force de résister aux assauts de la créature dans l'amour qu'elle nous portait.

— Quand, prenant part à la machine du rêve, nous dévalions les cieux noircis du cauchemar en armure d'or levant le glaive, la claymore : d'entaille en entaille, chaque soir, nous réduisions l'emprise du mal.  
— J'y perdis mon oreille...  
— Et ma fourrure s'infecta lors de la Troisième Guerre arachnide.  
— Quelle déchéance que le passage du héros au rebut, du...  
— Silence ! N'entendez-vous pas ?  
— Qu'est-ce ?!  
— L'on vient !  
— Toujours d'autres boîtes qui s'ouvrent lorsqu'on vient, toujours d'autres antiquités que l'on exhume, toujours des vieilleries mais nous, héroïques peluches, on nous oublie...  
— J'entends pourtant le verrou de notre geôle !  
— C'est pour nous ! C'est pour nous !  
— Serait-ce elle qui vient nous arracher à notre sort ? Descendue du ciel opaque et cartonneux en armure de diamant...  
— De la lumière !!! Et... mon dieu... c'est bien elle...  
— Qu'elle est devenue belle...  
— Et cette petite fille alors ?  
— La sienne ?  
— Notre nouvelle maîtresse...

# **NIGHTMARE**

Vu par Emma Coutier et Marine Pontier



